

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le conte dans tous ses états

Marie Fradette

Volume 33, Number 3, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fradette, M. (2011). Le conte dans tous ses états. *Lurelu*, 33(3), 93–94.



Fred Pellerin

(photo : J.-F. Gratton)

Le conte dans tous ses états

Marie Fradette



93

Le conte et la littérature de jeunesse entretiennent des liens forts depuis les XVII^e, XVIII^e et surtout XIX^e siècles, mais on sait que cette union n'a pas toujours été perçue comme telle, qu'elle s'est imposée au fil du temps par le biais de réappropriations, de transformations, d'adaptations, voire trop souvent d'édulcorations pour un lectorat enfant. Ainsi, si les pédagogues n'ont pas tout de suite voulu de cette union, voyant dans la culture populaire des contes un égarement pour les petits, la valorisation de l'imaginaire au XIX^e siècle permettra une fusion entre les deux.

Ce lien est particulièrement pertinent aujourd'hui alors que les contes des frères Grimm, de Perrault et d'Andersen, voire de Louis Fréchette et d'Honoré Beaugrand (si peu), ne cessent d'être réédités pour les enfants par les éditeurs qui détiennent là une part de marché assurée. Si bien qu'aujourd'hui on peut se demander à quel point le genre est facilement associé à l'enfance? Fred Pellerin, qui s'amuse à «légendifier» son village, en sait quelque chose. Bien que ses histoires soient offertes à tous, sa verve colorée n'est, en revanche, pas à la portée des enfants. Pourtant, la question lui est parfois posée. Voici donc un aperçu de l'origine de ce lien, de son évolution et de la portée de ses transformations.

Le conte et son oralité

Bien avant que le conte ne se retrouve sur papier, une littérature orale vivante se répandait ici et là d'une oreille adulte à l'autre, servant à distraire et à amuser entre les travaux domestiques ou encore durant les veillées. Ces distractions n'étaient pas destinées aux enfants, bien que parfois ces derniers assistaient aux soirées et se laissaient prendre par les récits du conteur. Puis, cette oralité, qui est à l'origine d'une grande partie des histoires, historiottes, contes et chansons, s'est retrouvée sur papier et est devenue

un genre littéraire grâce surtout à Perrault et Grimm. Le projet de Perrault s'inscrivait par ailleurs dans une démarche qui visait à mettre par l'écrit une culture populaire dont faisait partie le conte. Mais ses contes¹, *Barbe-Bleue* en tête, n'ont pas plus été écrits pour les enfants. Les finales ironiques et la cruauté de certaines scènes n'avaient rien pour plaire aux pédagogues, soucieux de l'éducation et de l'édification morale de la jeunesse. Pourtant, son premier recueil, *Histoires ou contes du temps passé, avec des Moralités*, est devenu une référence dans le domaine de la littérature jeunesse française parce que ses histoires permettaient d'expliquer des comportements néfastes ou trop audacieux, ou encore de mettre en garde.

Mais c'est au XIX^e siècle que conte populaire et littérature de jeunesse fusionnent véritablement. Les frères Grimm traduisent alors des contes de M^{me} d'Aulnoy, de M^{me} Leprince de Beaumont, notamment *La Belle et la Bête*, dans une sélection pour enfants en y faisant quelques modifications, alors que Hans Christian Andersen écrit entre autres les célèbres contes *Le vilain petit canard* et *La petite sirène*. Au Québec, Marius Barbeau recueillera des légendes et des contes dans une sélection pour enfants².

Le conte pour enfants

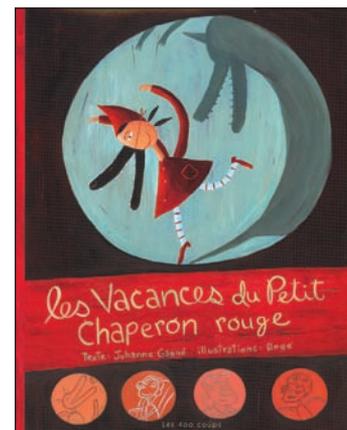
Les années 70 permettent ce retour en force du conte, et certains auteurs se lancent avec éclat dans une vague qui non seulement relance les liens entre conte et littérature de jeunesse, mais introduit une dose d'ironie et d'humour, faisant des contes traditionnels des histoires souvent abracadabrantes. Ici, Kim Yaroshevskaya a été particulièrement imaginative dans la refonte, y allant de petits bouts de contes pris ici et là, assemblés ou désassemblés pour en faire une courtpointe étonnante : la Princesse au petit pois est remplacée par une Fanfreluche innocente qui se fout de savoir s'il y a

ou non un pois sous ses matelas, puis le destin de Cendrillon est compromis quand la poupée, toujours pour bien faire, ramasse le soulier de vair³ pour le lui rapporter. Et si Fanfreluche entrait surtout dans les contes venus d'ailleurs, elle a aussi visité Rose Latulippe et donné des maux de tête au diable beau danseur.

Gilles Vigneault a pour sa part traversé la frontière entre conte pour tous et contes pour enfants en écrivant pour eux, à partir de 1978, *Les quatre saisons de Piquot*. Enfin, Martine Latulippe puise aujourd'hui dans les légendes québécoises (la Corriveau, la Dame blanche) pour écrire une série de romans destinés aux jeunes lecteurs⁴ permettant une initiation à cet univers.

Les auteurs jeunesse ont tant puisé dans le répertoire qu'aujourd'hui on ne compte plus le nombre d'adaptations de contes populaires, notamment du célèbre Petit Chaperon rouge. L'adolescente se faisant manger par le loup devient, à coups de réécritures, une petite fille sauvée par un chasseur. Puis Disney passera pour arrondir les angles et ternir pour de bon l'image du loup. Que reste-t-il effectivement de ce loup sauvage, affamé et libre? L'édulcoration des contes a dénaturé ce personnage terrible en le transformant bien souvent en pauvre loup affaibli, laissant au Petit Chaperon rouge la chance de se venger.

Aujourd'hui, en 2010, l'enfant à la capuche rouge prend des allures étonnantes, devenant tantôt un *Chapeau rond rouge* qui met en scène d'anciennes victimes revanchardes ou une grand-mère en voiture⁵, prenant tantôt des vacances sous la plume de Johanne Gagné⁶ qui propose un conte tout en morceaux. Mais on peut se questionner sur ces parodies des contes. Car, à force de trop transformer, n'y a-t-il pas danger de perdre l'essence même de cette culture, de ne plus se souvenir de ses origines? Fred Pellerin s'interroge : «Le jour où les trois petits cochons n'auront plus envie de se



faire manger, on sera coincé. Les cochons ne sauront plus où se tirer, ils perdront leurs repères et leur raison de vivre⁷.»

Le conte et ses frontières

Or, cette multiplication d'adaptations pour les enfants a peut-être aussi eu pour conséquence de brouiller les frontières du conte. En fait, on a tellement modifié, revu le genre, qu'il se retrouve parfois réduit aux adaptations imagées offertes en librairie. Pourtant, on sait que le conte était au départ offert aux adultes. À force de découdre les récits pour les rendre accessibles aux tout-petits, on semble en avoir perdu le fil.

Afin d'apporter quelques éclaircissements à cette confusion, Fred Pellerin, qui a souvent dû expliquer la nature de son «contage», a bien voulu se prêter au jeu de la réponse en donnant sa vision de la chose : «Il y a encore peu de temps, tous ceux à qui je disais que je faisais du conte pensaient que je travaillais exclusivement dans les écoles primaires. Avec le passé récent de tous ces alentours à la conterie, le mot "conte" a fini par acquérir une connotation très "enfant". Puis, comme ça, quand je répondais que je faisais du conte pour adultes, on me pensait grivois. Il fallait alors expliquer que non, je ne grivoisais pas. Ou alors si peu. Du sacrage? Niet. Puis voilà... Comment expliquer?»

La frontière est pourtant claire entre ses contes et les adaptations pour les enfants, mais la perception n'est pas toujours aussi limpide. On sait que le conte écrit spécialement pour les enfants est différent, notamment au chapitre de la forme. Les adaptations de classiques fonctionnent de cette façon, en coupant ou en transformant des passages, le vocabulaire, les images. Pellerin croit d'ailleurs que «c'est à cause du langage» que ses contes sont moins accessibles aux petits. «Dans le délire verbal et la rénovation des mots, j'ai toujours

peur de perdre les petites oreilles...» Or, qu'arriverait-il si Pellerin avait l'idée d'écrire des contes pour les tout-petits? «J'y pense depuis un moment. Pour une histoire en particulier que j'ai souventes fois contée mais jamais écrite. Je pense que ça ferait de belles images... Je pense à un album avec illustrations, puis cette histoire-là me fait penser qu'il y aurait du beau dessinage à se *swigner* la plume.»

Et que ferait-il de différent? lui ai-je demandé. «Quand je vais le faire, je vais le savoir, mais en attendant, je me dis que je vais commencer par penser plus à la compréhension de l'histoire, que je vais y aller plus doucement sur les trente-sept étages de lecture... Moins de digressions, d'allusions étranges, moins de jazz dans le langage. Pas que je sous-estime le potentiel de délire des enfants... Au contraire, je pense qu'ils sont capables de délirer d'eux-mêmes sur l'histoire.»

Ainsi, les liens serrés entre conte et jeunesse ont parfois fait en sorte que le genre devienne inséparable du lectorat enfant. Le cas de Pellerin le démontre. Pourtant, les formulations imagées du conte et les tournures syntaxiques complexes s'inscrivent dans une démarche libre qui demande quelques références culturelles et donc, qui n'ont rien à voir avec les adaptations pour les enfants.

Enfin, le conte traditionnel, alors qu'il s'offrait pour amuser et quelques fois faire la morale, est aujourd'hui sujet à autre chose. Entre les différentes versions de masse, celles de Disney et de ses émules en tête, et les contes adaptés qui visent à initier les petits aux classiques, il y a aussi certaines créations qui viennent trahir l'origine. À un point tel que ces refontes pour les enfants

font parfois des contes de simples histoires sans liens particuliers avec le passé ni même avec les règles de ce genre.

Pas étonnant que le lecteur peine à s'y retrouver. Quand le merveilleux disparaît pour laisser place à une modernisation spatiotemporelle ou encore à des personnages sans profondeur, on peut s'interroger sur ce qui caractérise le genre.



Notes

1. Mis à part peut-être *Le Petit Chaperon rouge* qui faisait partie des contes d'avertissement et qui servait à mettre les jeunes filles en garde contre d'éventuels inconnus trop audacieux.
2. *Il était une fois...* et *Grand-mère raconte* en 1935.
3. Problématique entourant ce mot : le soulier de Cendrillon était fait de vair, la fourrure d'un écureuil russe, mais comme le terme était peu connu, le mot *verre* est venu le remplacer. En plus, les illustrations (dans la version de Disney, par exemple) perpétuent cette méprise.
4. Martine Latulippe, série «Julie», collection «Bilbo», Québec Amérique. Voir l'article de Sophie Michaud dans nos pages, «Julie et les contes ou la réécriture des légendes québécoises», *Lurelu*, vol. 32, n° 1, printemps-été 2009.
5. Geoffroy de Pennart, *Je suis revenu! et Chapeau rond rouge*, Paris, Kaléidoscope, 2000 et 2004.
6. Johanne Gagné et Rogé, *Les vacances du Petit Chaperon rouge*, Montréal, Les 400 coups, 2009 [2004].
7. Entretien personnel, 7 octobre 2010.